Comt HARFELD
Comre génl

Mentalités indigènes

DU KATANGA

Paris
PLON-NOURRIT & Cie
Rue Garancière, 8

Bruxelles
ALBERT DEWIT
Rue Royale, 53

1913

Au Commandant d'Etat Major de Foch
de Grenoble

— — —

Souvenir très affectueux

Maunoury

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

http://www.archive.org/details/mentalitsindig1913harf

Mentalités indigènes

DU KATANGA

Harfeld, Ferdinand Joseph.

Com[t] HARFELD
Comte génl

Mentalités indigènes

DU KATANGA

Paris
PLON-NOURRIT & Cie
Rue Garancière, 8

Bruxelles
ALBERT DEWIT
Rue Royale, 53

1913

Storage
859

Publié par les soins

de la **Société Royale Belge de Géographie**.

Mentalités indigènes

du Katanga

En parlant de la mentalité des noirs, le risque est grand d'être induit en erreur par des traditions, des préjugés, des idiocrasies, des intérêts déformateurs.

La méthode la plus sûre semble consister à recueillir des appréciations indigènes spontanées, non suggérées, et à ne les commenter que brièvement, en nous identifiant avec leurs auteurs, imaginant que, dans leur milieu, nous vivons leur vie, et laissant leur idéal et leurs appétits se substituer aux nôtres (1).

(1) Il restera une cause d'erreur inévitable se rapportant à la terminologie. L'équivalence des mots n'est qu'approchée. La langue française est mal adaptée à la psychologie du noir.

CHAPITRE PREMIER.

Opinions du clerc Kabududié (1).

« Pas un mot de ce que je dis ici, moi Kabududié (2), n'est injuste pour les Blancs ni pour les noirs.

» Je parle de choses que j'ai vues, ou dont j'ai entendu parler par des noirs civilisés, ou par des noirs non civilisés.

» Vous ne trouverez pas cinquante noirs qui diraient le contraire de ce que j'avance. Je crois que tous avoueront la même chose.

» Je repète que ceci n'est pas pour faire tort aux Blancs, mais pour faire comprendre les idées des noirs. »

*
* *

« Nos aïeux ne connaissaient ni les Blancs ni les Arabes. Nos vieillards m'ont raconté qu'ils ont vu un grand tremblement de terre. D'autres ont vu du feu sortir du ciel et former une longue queue qui éclairait toute la terre. »

(1) Cette mentalité est celle d'un noir élevé par la Colonie et sachant lire et écrire. Il a parcouru à plusieurs reprises tout le Congo et vit depuis une dizaine d'années au Katanga.

(2) Le son *ou* sera, conventionnellement, figuré par *u* dans ces pages.

« Nos ancêtres avaient d'autres coutumes que nous. Quand ils faisaient la guerre et rencontraient l'ennemi, ils se défiaient en criant : « Tampa, nkutampe, tampa, nkutampe », c'est-à-dire : « Tue-moi, que je te tue, tue-moi, que je te tue! »

» Parfois on convenait de ne pas frapper l'adversaire aux yeux ou à la figure, à coups de lance et de couteau.

» Si quelqu'un, au travail dans les champs, cassait le manche de sa houe, il criait à tue-tête : « Mulambi ava tchiubumka, budimi buapumba », littéralement : « le manche de houe est cassé, aux champs on ne peut plus travailler ». Ce jour-là, personne ne restait aux plantations. On s'en retournait au village en criant : « Mulambi ava tchiubumka, madimi apumba ».

» De même, si une femme perdait sa marmite, elle criait à tue-tête : « Luenzo luashimma kulamba kwapumba », (la casserole est perdue, on doit cesser de cuire). Toutes les femmes répétaient la phrase et cessaient de cuire ce jour-là. »

*
* *

« Nos pères souffrirent fort de la famine, par le fait des sauterelles que l'on vit alors dans le Katanga de l'ouest et le Kassaï de l'est pour la première fois. Tous les noirs en mangèrent. Chacun en remplissait des « viungu » (pots). Mais les sauterelles dévorèrent les plantations de maïs et de millet, les palmiers, les bananiers. Il ne resta rien. Des hommes vendirent alors leurs enfants pour deux ou trois paniers de manioc. Des familles moururent de faim. Les survivants du village vendirent les orphelins qui furent emmenés au loin. Des hommes abandonnèrent leur famille pour aller travailler dans d'autres régions, afin d'être nourris. »

*
* *

« Or, nos pères et nos mères nous avaient dit que tout dans le pays allait changer, et il en fut ainsi : aujourd'hui le pays n'est plus comme autrefois.

» Voilà plusieurs années déjà que je vois tout changer autour de moi, et les autres noirs voient de même tout changer autour d'eux.

» J'ai vu les Blancs passer dans le pays de Bakwalumta, près de Lusambo, vers onze heures du matin. Des porteurs étaient blessés aux épaules; d'autres avaient les pieds gonflés et boitaient. Par curiosité, nous nous sommes approchés des porteurs et nous leur avons demandé d'où venaient les hommes blancs. Les porteurs répondirent qu'ils ne le savaient pas, mais croyaient que ces Blancs étaient des *bitonkatonku,* c'est-à-dire des albinos.

» Nous vîmes que leurs corps étaient vêtus d'habits. Leurs pieds semblaient fermés comme des sabots de buffalos; ils mélangeaient des œufs à la farine de manioc; ils avaient toujours la pipe à la bouche. On disait qu'ils savaient dormir sur l'eau, sur la grande eau qui s'étend là-bas, très loin.

» Je me rappelle que lorsque les Blancs arrivèrent à la rivière Lulenda, il était près du milieu du jour. Ils demandèrent de la farine de manioc, des poules, des œufs et tout ce qu'il y avait d'autre à manger.

» Les gens qui apportèrent de la nourriture aux Blancs reçurent en échange de petites perles rouges et des mouchoirs rouges.

» Quand les autres noirs virent ces présents, ils apportèrent aussi de la nourriture et reçurent également des perles et des « vitambala » rouges.

» Jamais nos pères n'avaient vu tant de caisses, de ballots, de malles.

» Or, nos pères dirent alors que le pays allait changer. Et c'était vrai. »

*
* *

« Or, il y avait dans le pays un homme cruel, nommé Gongo Luteta, ancien esclave des Arabes. Il s'était révolté contre eux, et, emportant des fusils, de la poudre et des capsules, il traversa le Lualaba et alla s'établir à N'Gando. Il avait soumis Lupungu, Katompe, Kayeye et d'autres grands chefs.

» Les Arabes le poursuivirent, s'établissant chez Lusuna, Dimbwe, Fiana N'Gulumbe.

» Gongo Luteta, dans l'impossibilité de résister aux Arabes, fit des razzias chez des peuples qui n'étaient pas armés de fusils. Prenant avec lui tous les jeunes gens pour en faire des soldats, il traversa le Sankuru, se portant sur Luluabourg. En route, il rencontra les Blancs, crut que c'étaient des Arabes, et les attaqua. Il fut battu, s'enfuit, fut rejoint, battu encore. Il dit à ses soldats que ces hommes n'étaient pas des Arabes. En effet, les soldats ennemis portaient un fez rouge sur la tête et la détonation des fusils résonnait autrement que les coups de feu arabes.

» Il se soumit aux Blancs et leur offrit de les conduire aux Arabes, qui étaient plus forts que lui. Les Blancs dirent à Gongo Luteta de les guider vers les Arabes. Les Blancs, Gongo et Lupungu rencontrèrent les Arabes à Bennamalela. Or, comme chacun sait, les Blancs sont toujours les plus forts. C'est pourquoi ils battirent les Arabes, en tuèrent beaucoup et firent de nombreux prisonniers. Beaucoup d'Arabes furent noyés dans le Lualaba.

» C'est depuis lors que les noirs connurent la force des Blancs.

» Tous les chefs furent dans la joie de ce que les Blancs chassaient les Arabes du pays. »

*
* *

« Or, le nommé Gongo Luteta avait une habitude qu'il avait prise chez les Arabes. Tous les jours, il coupait des oreilles, arrachait des yeux, des dents, coupait des bras, des nez, des lèvres, ainsi que d'autres parties du corps. Gongo Luteta ouvrait, par curiosité, le ventre des femmes enceintes, ou arrachait des yeux, parce qu'il voulait se rendre compte de la manière dont grandissent les enfants avant leur naissance et dont se formait l'image dans les yeux.

» Or, il maltraita tant de monde, que les noirs encore vivants portèrent plainte aux Blancs, parce que tous savaient déjà que les Blancs étaient venus pour arranger les palabres. Les Blancs sommèrent Gongo Luteta de venir au poste. Il refusa. Mais d'autres Blancs venant de Lusambo allèrent directement chez Gongo Luteta, qui prisonnier, fut tué dans son village par les Blancs.

» Et tous les noirs furent très contents et heureux de la mort de Gongo; ils en remercièrent les Blancs. Ceux-ci nommèrent chef Luhamka. Ils levèrent des soldats dans le pays et enrôlèrent des gens de Gongo en leur promettant comme femmes des jeunes filles Baluba.

» Mais ces soldats n'étaient pas bons; beaucoup d'entre eux reçurent de la chicotte; d'autres furent emprisonnés; d'autres durent aller couper de gros arbres pour faire des planches. Puis, on voulut les envoyer au combat contre Mukégé. Mais les jeunes filles Baluba n'étant pas arrivées, les soldats complotèrent contre les Blancs. Après l'expédition de Mukégé, en route vers Luluabourg, ils demandèrent aux gradés pourquoi on ne leur donnait qu'une petite coupe de perles par semaine, et deux brasses d'étoffe par mois, et pourquoi on les maltraitait. Et avant d'arriver à Luluabourg, tous furent d'accord pour se révolter. Un simple soldat, Tchipumki, était le chef des révoltés. Il les excitait en rappelant que Gongo Luteta avait été mis à mort par les Blancs; ils devaient donc mourir comme lui ou le venger.

» Si j'avais été l'un des gradés de ces soldats, j'aurais rendu compte aux Blancs des projets des révoltés. »

*
* *

« Or, un jour, à l'exercice du matin, ils se révoltèrent, pillèrent les approvisionnements de perles, brûlèrent les étoffes, cassèrent les Albini et les fusils à piston qu'ils ne purent emporter, détruisirent tout ce qui appartenait au poste de Luluabourg et tuèrent les bœufs.

» Les Blancs s'enfuirent. L'un d'eux, Wadibalu, offrit aux soldats de beaux cadeaux s'ils se soumettaient. Ils refusèrent. Un Blanc, nommé Katanga, blessé d'une balle, s'était enfui, et avait traversé Lukisangi. Mais les hommes de Sampu Sampu (Saposap) le dénoncèrent à leur chef, qui alla chercher le Blanc et le garda jusqu'au départ des révoltés. »

*
* *

« Il y a plusieurs années que les soldats se sont révoltés parce qu'ils n'étaient pas bien nourris ni bien payés.

» Si j'avais été à la place de ces soldats, je ne me serais pas révolté parce que la nourriture était insuffisante, mais j'aurais planté moi-même du manioc, du maïs, du sorgho, du millet, des patates douces.

» Je dis donc que tous ceux qui se révoltèrent en se plaignant de la nourriture étaient des paresseux. De plus, nous devons les mépriser parce qu'ils n'étaient pas forts. En effet, ils échouèrent; leur révolte dura moins que celle de Luluabourg et de Kababale. Quand on n'est pas fort, on ne se révolte pas! Honte et malheur à ceux qui ne sont pas forts!»

*
* *

« La Colonie est le père et la mère de tous les noirs orphelins, pauvres et infirmes. Nous avons vu nous-mêmes et nous avons connu plusieurs Blancs qui sont morts pour nous, de blessures ou de maladies.

» Les Arabes étaient venus comme des voleurs au pays des noirs pour les tromper et corrompre le pays. Nous remercions le Roi des Belges parce qu'il a envoyé les Blancs au Congo pour jeter les voleurs, les trompeurs et les menteurs hors du pays.

» Depuis que les Arabes sont arrivés au pays des noirs, nous n'avons pas vu un seul bon exemple donné par eux. Voici les exemples qu'ils ont donnés : des vols, des mensonges, des tromperies. Si nous avions été les anciens chefs de notre pays, jamais nous n'aurions laissé les Arabes y entrer. Celui qui le premier a montré aux Arabes le chemin de notre pays mériterait mille morts. Les commerçants arabes qui viennent encore dans le pays ne valent rien. Les noirs qui prennent les habitudes des Arabes mériteraient d'être brûlés dans un grand feu de bois sec. »

*
* *

« Les Blancs sont justes. Ils traitent les enfants des noirs comme leurs propres enfants. Ils nous enseignent à lire et à écrire et nous apprennent les métiers de maçon, de charpentier, de forgeron, de tailleur, de mécanicien.

» Les Blancs nous poussent vers la civilisation. Mais beaucoup de noirs disent que la civilisation n'est pas la grande chose et ne veulent rien apprendre.

» Nous, nous remercions le Roi des Belges pour tout ce que nous voyons et tout ce que nous recevons. »

*
* *

« Maintenant nous demandons à la Colonie de faire une distinction entre nous et les noirs non civilisés, afin de montrer à ceux-ci que la civilisation est la grande chose.

» Comment les noirs seront-ils, sans cela, tentés de se civiliser ?

» Je vous déclare que les noirs seront tentés de se civiliser quand ils verront les noirs déjà avancés en civilisation, être mieux traités que les autres, être bien habillés, bien nourris, être considérés par les Blancs comme des gens très importants, auxquels des villages spéciaux seront assignés, avec des maisons bien bâties. »

*
* *

« Nous nous sommes demandé souvent pourquoi les Blancs viennent au Congo. Ils disent que c'est pour civiliser les noirs.

» Mais qu'est-ce qui distingue les noirs civilisés, de ceux qui ne le sont pas?

» Pourquoi les Blancs n'ont-ils pas plus de considération pour les noirs civilisés que pour les noirs non civilisés?

» Pourquoi mêler dans les mêmes villages les noirs civilisés et ceux qui ne le sont pas?

» Les Blancs croient-ils que les noirs civilisés sont d'accord avec les noirs non civilisés?

» Nous avons quitté nos parents depuis longtemps pour venir auprès des Blancs, travailler sous leurs ordres. Pourquoi cependant ne nous traite-t-on pas autrement que des boys ou de simples travailleurs?

» Nous mourrons au service des Blancs et les considérons comme nos pères. Mais nous demandons qu'ils nous considèrent comme leurs enfants.

» Pourquoi aussi nous appelle-t-on « les indigènes»? D'où

vient ce mot ? Nous pensons que c'est un terme de mépris.

» Il y a de bons Blancs qui donnent généreusement de bons exemples aux noirs. Ces bons exemples nous frappent et nous voulons les suivre. Grâce soit rendue à ces hommes !

» Mais il y a encore des Blancs qui trompent les noirs. Pourquoi ne montre-t-on pas clairement la civilisation aux noirs? Pourquoi les Anglais frappent-ils les noirs instruits par la Colonie? Croient-ils que les noirs civilisés sont les mêmes que les autres ?

» Un jour, à la poste d'Elisabethville, un Anglais m'a donné un coup de poing sur la bouche parce que je me trouvais avant lui au guichet.

» Les noirs de l'autre rive du Luapula, même ceux qui savent lire, doivent saluer les Anglais. Mais les noirs, même non civilisés,ne doivent pas saluer les Belges. Nous sommes obligés de conclure que les Anglais sont beaucoup plus que les Belges.

» Des noirs venus de l'autre côté du Luapula me disent qu'un Anglais peut frapper un noir même civilisé qui ne le salue pas. C'est ce qui confirme les noirs dans l'idée que les Anglais sont très supérieurs aux Belges.

» Et si l'on ordonne aux Etrangers et aux Belges d'avoir plus de considération pour les noirs civilisés, à quoi nous reconnaîtront-ils? A quel signe verront-ils que nous avons été instruits par la Belgique? Il y a des noirs civilisés dont l'esprit travaille bien plus que les Blancs se l'imaginent. »

*
* *

« Les enfants des chefs choisis par les villages, feront de bons chefs s'ils sont instruits par la Colonie. Mais des Blancs ont désigné des chefs différents de ceux que les habitants

avaient choisis. Que des noirs étrangers soient médaillés pour commander à des noirs venus de partout,— comme Bulani à Kirungu,— c'est très juste. C'est le vœu des noirs de Kirungu. Mais il y a des cas, ailleurs, où le Blanc a désigné comme grands chefs médaillés des gens non reconnus dans le pays.

» Ce que je dis ne se rapporte pas seulement au Katanga. Ce sont des choses que j'ai entendu dire par des noirs venus de partout. Je le repète parce que cela peut être utile aux Belges.

» Il y aura de grandes difficultés quand les enfants de ces régions seront civilisés. Mais les Blancs ne savent pas les choses que pensent les noirs. Plus tard, les gens du pays choisiront leurs chefs eux-mêmes. En attendant, les noirs civilisés et les noirs non civilisés demandent pourquoi les Blancs ont placé des noirs étrangers au-dessus des noirs du pays.

» Que des chefs étrangers commandent aux noirs étrangers au pays, comme le sont tous ceux de Kirungu et des environs, j'admets que ces noirs obéissent. Mais il faut des chefs du pays aux hommes du pays. Ce n'est pas au Moero et au Tanganika que ces erreurs ont été faites, mais ailleurs. »

*
* *

« Je parlerai maintenant des coutumes anciennes. Elles étaient bonnes et justes. Nos pères avaient chacun de 50 à 100 femmes, qu'ils achetaient au moyen de chèvres, de croisettes, de tissus, d'esclaves, de couteaux.

» Nos mères devaient servir leur mari, tous les jours de leur vie, et leur être fidèles, et c'était juste. Ceux qui n'avaient qu'une femme, devaient lui être fidèle jusqu'à ce qu'ils aient acheté une deuxième, une troisième femme. Et c'était juste.

» Pour que ces bons exemples soient suivis, on punissait

de mort et de torture ceux ou celles qui étaient infidèles. Il arrivait cependant que leurs familles, très riches, rachetaient le crime.

» Jamais nos parents ne scandalisaient leurs enfants par leurs conversations. Ils enseignaient à leurs enfants à ne pas voler, à ne pas mentir (1), à ne pas se quereller, à ne pas séduire les femmes des autres, à respecter les chefs, les pères, les mères, les vieux (2).

» Les noirs ont vu que cet enseignement était d'accord avec celui des missionnaires, sauf la polygamie. Les noirs en ont conclu que l'enseignement des missionnaires est juste. Mais il y aurait cependant beaucoup plus des chrétiens si les missionnaires acceptaient les idées des noirs en ce qui concerne la polygamie. »

*
* *

« Mais où les noirs cessent de comprendre, c'est en ce qui suit :

» Les Blancs sont venus pour apporter la civilisation aux noirs. Mais y a-t-il deux civilisations? Si les missionnaires apportent la civilisation, pourquoi des Blancs disent-ils que les missionnaires trompent les noirs, et que leur enseignement est de la « blague » ?

» Nous conjurons les Blancs de nous montrer clairement où est la civilisation. Y a-t-il deux civilisations, celle des missionnaires et des Blancs qui pensent comme eux, et celle des Blancs qui en rient devant nous?

» Nous demandons aussi pourquoi il y a des Blancs qui

(1) La pratique est autre. Voir chap. II : *Menus propos de sauvages*, p. 28.

(2) Mais les vieilles gens sans famille, faibles, inutiles à la communauté, sont méprisés et abandonnés Il en est de même des enfants invalides La sélection est inexorable.

se moquent de nous et nous appellent nègres, diables et sauvages. L'Anglais qui m'a frappé à coups de poing sur la bouche m'a appelé « black devil » et sale nègre. N'avons-nous pas un corps, du sang et une âme? La couleur noire de la peau est-elle une maladie du corps? Et si nous sommes des nègres, des diables et des sauvages, pourquoi les Blancs, abandonnant leur famille, montent-ils ici au Congo pour nous apporter la civilisation? Pourquoi?

» Si nous sommes des diables, pourquoi les Blancs recherchent-ils notre société? Non, nous ne sommes ni des diables, ni des sauvages. Nous avons été créés comme tous les hommes; nous avons comme eux tous, le sang, le corps et l'âme. Un de nos ancêtres ayant ri de son père, après s'être enivré, son corps devint noir. Le châtiment est tombé sur nous tous.

» Il y a d'autres choses que le noir ne comprend pas. Nous avons trois espèces de missionnaires : catholiques, protestants et arabes. De quel côté est la vérité? Les Arabes nous enseignent que les missionnaires catholiques et les missionnaires protestants mentent. Les missionnaires protestants nous enseignent que les missionnaires catholiques et les Arabes sont des menteurs. Les missionnaires catholiques nous enseignent que nous ne pouvons croire ni les missionnaires protestants ni les Arabes. Qui devons-nous croire? Les uns écoutent les missionnaires catholiques, les autres les missionnaires protestants. Nous ne connaissons pas le chef de la religion protestante. Nous voulons le connaître comme nous connaissons le Pape, à Rome. Y a-t-il donc trois dieux, puisqu'il y a trois religions enseignant des catéchismes différents? Y a-t-il quatre civilisations? »

*
* *

« Les noirs civilisés sont parfois tristes parce que les Blancs ne leur savent pas gré de s'être civilisés et n'en tiennent pas compte. Les noirs disent qu'ils ont déjà remercié les Blancs de leur avoir appris la lecture, l'écriture et divers métiers (1).

» Il ne manque aux noirs, pour valoir les Blancs, que la science de la lecture, de l'écriture et la connaissance des métiers.

» Les missionnaires nous montrent le chemin du Ciel et les lois de Dieu parce que Notre-Seigneur a donné cet ordre aux apôtres: « Allez et enseignez mes brebis! » Il n'a pas dit: « Enseignez les Blancs; laissez les noirs. »

» Nous autres noirs, nous aimons bien les missionnaires et les bons Blancs qui savent parler au cœur des noirs et leur donnent de bons conseils. Nous les écoutons.

» Nous sommes les enfants de la Belgique, parce que la Belgique nous a fait du bien. Le nombre des Blancs qui donnent les bons exemples et les bons conseils aux noirs est grand aujourd'hui.

» Nous voulons aimer les bons Blancs, comme nos pères, et nous disons qu'ils sont justes, à cause de tous les biens que nous en avons reçus.

» Comme je suis bien au courant du caractère des noirs, je puis dire que seuls les bons Blancs parviendront à civiliser les noirs. Les noirs non civilisés sont comme de petits enfants, ou encore comme des chiens. Supposons que vous ayez deux ou trois chiens. Si vous voulez leur donner à manger, prendrez-vous un bâton à la main? Vos chiens n'oseraient s'approcher pour recevoir la nourriture que vous voulez leur donner.

» Si vous voulez vérifier la vérité de ce que j'avance,

(1) Dès qu'un noir a remercié, il considère le bienfait comme payé.

essayez. Prenez un bâton à la main. Vos chiens s'enfuiront et ne mangeront pas.

» Si vous avez des enfants et que vous les traitez mal pendant qu'ils sont jeunes, jusqu'à ce qu'ils soient âgés de 14 ou 15 ans, ils refuseront à cet âge de rester avec vous. »

*
* *

« Nous voulons adopter des coutumes des Blancs sans abandonner les nôtres.

» Les Blancs sont venus au Congo pour nous vendre des costumes, des souliers, des robes de femmes, des pagnes, des chapeaux d'hommes, de femmes et d'enfants, du sucre, du beurre, des farines européennes, des couvertures, des boissons et des conserves. Quand nous achetons des vêtements d'Europe, ce n'est pas pour faire les orgueilleux. Mais nous voulons montrer que nous sommes des noirs civilisés, travaillant avec les Européens et instruits par la Colonie. Par notre exemple, nous voulons pousser les noirs non civilisés à abandonner leurs anciens habillements. Si nous ne sommes pas bien habillés, nous, les noirs instruits par la Colonie, celle-ci aura honte de nous. Comment d'ailleurs reconnaîtra-t-on les noirs civilisés s'ils restent vêtus du pagne?

» Mais nous avons entendu des Blancs dire : « Pourquoi les noirs s'habillent-ils comme des Blancs? » Pourquoi les Blancs demandent-ils cela? Est-ce que les noirs ne travaillent pas pour gagner leur vie? Si les Blancs ne veulent pas que nous nous habillions à l'européenne, pourquoi apportent-ils au Congo les habillements d'Europe?

» Les missionnaires nous enseignent tout et nous font du bien. Mais pourquoi disent-ils que nous voulons singer les Blancs et que, dès que nous avons des bottines, nous sommes

bouffis d'orgueil, nous nous croyons les égaux des Blancs, et méprisons les autres noirs? C'est vrai quelquefois (1) mais ce n'est pas vrai pour moi. Des vêtements d'Europe peuvent-ils transformer un noir en un Blanc? Or, comment distinguera-t-on les noirs civilisés des autres, si ce n'est par les vêtements? »

*
* *

« Nous demandons encore : Pourquoi des forgerons noirs ne peuvent-ils pas frapper des monnaies d'argent et de nickel?

» Pourquoi impose-t-on nos femmes? Est-ce que nos femmes savent un métier? Possèdent-elles quelque chose? Il est juste que les hommes paient l'impôt parce qu'ils possèdent beaucoup de choses nécessaires : des femmes, des chèvres, des moutons et tant d'autres choses.

» Mais les femmes nous sont soumises, nous les considérons comme des enfants. Qu'on nous demande l'impôt, à nous les maîtres des femmes, et non aux femmes. » (2)

*
* *

« Des Blancs montent ici pour acheter du caoutchouc, de l'ivoire, de l'huile de palme. Mais le Blanc défend aux

(1) C'est vrai très souvent. Le noir, qui n'a qu'un vernis de civilisation hâtive, est dévoyé, déséquilibré et moralement inférieur au sauvage. On comprend les reproches formulés par les missionnaires. Mais des noirs en sont froissés. Ils ne se rendent pas compte des ressorts réels de la supériorité du Blanc et croient l'avoir atteinte en copiant le costume des Européens et leurs manières, et méprisent dès lors les autres noirs. Les interprètes, les serviteurs boys et cuisiniers), les soldats, qui croient détenir une part de l'autorité du Blanc, doivent être constamment surveillés.

(2) Depuis, Kabududié a compris le mécanisme de l'impôt. J'ai laissé subsister sa question parce que ce malentendu est fréquent.

noirs de chasser l'éléphant. Si l'on nous demande de payer l'impôt, il faut nous laisser la libre disposition de tous les produits du sol. L'éléphant est un produit du sol. »

*
* *

« Le Blanc est malin. Il est malin parce que nos aïeux n'avaient jamais entendu parler des choses que nous voyons faire par les Blancs.

» Longtemps nous avons cru que les étoffes, les perles, les chapeaux de feutre, les mouchoirs, les habits, le papier, les couvertures que les Blancs nous vendent sortent de la mer et sont jetés à la grève, où les Blancs les ramassent. Les Blancs ont fait des bateaux à vapeur dont la proue ressemble à la tête des caméléons (1). Lorsqu'on leur met du bois dans le ventre, ils avancent sur l'eau en crachant de la fumée. Il ont construit des trains qui rampent comme des serpents sur des morceaux de fer, et des ballons qui volent dans les airs comme l'oiseau.

» Est-ce que les Blancs sont des sorciers? Comment les Blancs peuvent-ils télégraphier sans fil?

» Cependant, nous croyons que toutes les choses que les Blancs ont faites sont bonnes, bien que nous ne les comprenions pas. »

*
* *

« J'ai vu, au cours de mes voyages, des Blancs et des noirs sans nombre : il n'y a pas tant de distance entre le bon et le mauvais noir qu'entre le bon et le mauvais Blanc (2).

(1) Les noirs voient les trous des écubiers à l'avant, qui ressemblent à deux yeux.

(2) « L'homme, gloire et rebut de l'Univers ». — Cette pensée de Pascal s'applique mal à la race noire. Les dissemblances entre les noirs ne vont pas du sublime à l'abjection. Il n'y a pas d'abîme.

» Nous autres, noirs civilisés, nous remercions le Roi des Belges pour tous les bienfaits que nous avons reçus de lui.

» Nous, nous sommes les enfants de la Belgique et nous gardons le souvenir de la venue du Roi des Belges ici au Congo.

» Nous n'oublierons pas les bienfaits que nous devons à la Belgique, et moi, Kabududié, je répète que je n'oublierai jamais les bienfaits dont je suis redevable à la Colonie, je ne l'abandonnerai jamais et ne cesserai de l'aimer, jusqu'au jour où devenu très âgé, je deviendrai très faible et je mourrai. »

CHAPITRE II.

Menus propos de sauvages.

1. — *Conversation entre un marchand et un noir Muluba.* (1)

Le marchand. — Bonjour.

Le Muluba. — Bonjour.

— Pourquoi vous enfuyiez-vous ainsi?

— Nous avions peur.

— Mais de quoi aviez-vous peur? Ai-je l'air de venir faire la guerre?

— Nous avions peur; nous ne connaissons pas les Blancs.

— Eh bien! N'ayez pas peur. Quand un Blanc arrive, allez à sa rencontre, conduisez-le à vos villages; donnez-lui des vivres et il vous paiera toujours. Et ne fuyez pas dans la brousse comme des bêtes sauvages. Nous avons marché beaucoup aujourd'hui; mes hommes ont faim; voulez-vous apporter des vivres et je les paierai ?

— Oh oui! nous ne laisserons pas les porteurs du Blanc dormir sans manger dans notre village.

— Est-ce qu'il y a des malades dans votre village?

— Oui, Kafula vient juste de mourir.

(1) Cette mentalité est celle de beaucoup de noirs du Katanga : infantilisme, manque de véracité, défiance, paresse, superstitions

— De quoi est-il mort?

— Ah! nous sommes de très malheureuses gens ici; nous avons un sorcier dans notre village; il se change en lion, tue les gens et les mange. Kafula est le deuxième homme tué par ce lion. Nous en avons assez et nous avons dit au chef de trouver qui est le sorcier.

— Pourquoi ne pas tendre un piège au lion?

— Ce n'est pas un lion des bois; c'est un lion des villages des environs, qui connaît les maisons des gens et vient enlever ceux qu'il veut (1).

— Non, c'est un vieux lion qui ne sait plus suivre des antilopes à la course et trouve plus facile de venir prendre des gens au village.

— Ah! non, homme blanc, nous vous disons que c'est un sorcier! (2)

— Où est votre chef?

— Notre chef? Oh! il a dû aller au village, où l'une de ses femmes est très malade.

— Voilà qui est étrange; l'un de nos hommes me dit que le chef vient précisément de s'enfuir dans la brousse.

— Oui, cela doit être vrai; j'avais oublié.

— Mentir est laid; mentir aux Blancs les fâche; c'est inutile avec moi; on ne me trompe pas comme un enfant.

— Bien, je ne mentirai plus.

— Est-ce que tous vos gens ont de l'argent pour payer la taxe?

— Non. Quelle taxe?

(1) Le sorcier fait surgir le fauve à l'endroit qu'il veut. Il suffit pour cela que le mugabo touche avec la dent qu'il porte au cou, la touffe de poils et la griffe de fauve enfoncés dans le sol de sa case. Le jeteur de sorts accusé subit l'épreuve du poison.

(2) Ces idées seront difficiles à déraciner. Quand on en parle aux noirs, ils répondent souvent : « Les noirs seuls connaissent ces choses, les Blancs ne savent pas »

— Vous n'avez pas entendu parler de l'impôt en argent?

— Non, nous n'avons jamais rien entendu ici. Nous sommes tellement à l'écart dans la brousse.

— Allons donc! vous êtes au courant, mais vous voulez me le faire répéter, n'est-ce pas?

— Dites-nous les nouvelles, homme blanc!

— Soit; anciennement vous deviez payer l'impôt en caoutchouc, maintenant vous devez payer en argent.

— De l'argent? Mais nous n'avons pas d'argent. Où pouvons-nous en trouver? Nous ne savons pas ce que c'est.

— Hein! Qu'est-ce que vous avez là, qui est lié à votre ceinture? Laissez-moi voir.

— Ah! c'est de l'argent; nous l'avions oublié. Nous l'avons eu en vendant un peu de farine. Nous n'avons pas reçu d'étoffe cette fois-ci; rien que cette monnaie.

— Eh bien! depuis que l'on vous a dit que l'impôt était en argent, avez-vous gagné de l'argent?

— Non, nous avons tous été malades, très malades, en vérité. Et le temps a été pluvieux, aussi.

— Oh! vous êtes comme des bêtes sauvages; vous ne vous inquiétez pas de ce que les Blancs disent. Si vous ne payez pas l'impôt, vous en souffrirez et ce sera bien de votre faute.

— Mais nous n'avons pas d'argent. Comment pourrions-nous payer sans argent?

— Il y a quatre moyens de gagner de l'argent : en vendant de la farine; en portant des charges; en travaillant pour les Blancs; en vendant du caoutchouc. Mon métier est d'acheter du caoutchouc et je vous donnerai de l'argent en échange. Avec cet argent, vous pourrez payer votre impôt.

— Mais nous n'avons pas de caoutchouc. Le peu que nous avions est épuisé maintenant.

— Voilà qui est étrange! J'ai vu du caoutchouc là, près de la rivière et il n'était pas épuisé du tout.

— Ah! c'est une petite plantation que nous gardons pour acheter des étoffes avec le caoutchouc qui en provient.

— Je comprends : vous avez du caoutchouc pour acheter des étoffes, mais non pour payer l'impôt!

— Quel dommage que vous n'ayez pas été à tel village, et à tel autre, où il y a du caoutchouc en masse.

(*A part, à un ami*). — Voilà la chose sur laquelle il est venu; ces serpents ronds tournent, tournent, tournent, et il en tient les cornes.

— Mais ne pouvez-vous trouver du caoutchouc à me vendre? Il n'est certainement pas épuisé.

— Quel dommage que notre chef ne soit pas là! Il aurait pu nous dire peut-être où nous pourrions trouver quelques lianes intactes.

— Mais pourquoi ne pas appeler le chef? Je voudrais seulement lui parler.

— Oui, nous savons, mais il a très peur des Blancs.

— Il ferait mieux de venir. Que fera-t-il quand les Belges viendront pour lui parler?

— Ah! il s'enfuira très loin, et nous aussi!

— Ecoutez mes conseils et ne soyez pas insensés. Savez-vous emporter vos maisons dans une main, vos récoltes dans l'autre, vos outils et ustensiles entre les dents, et vous enfuir ainsi?

— Ha! ha! ha! non, nous ne le pourrions, mais nous nous cacherions jusqu'à ce que le Belge s'en aille, et nous reviendrions alors au village.

— Et si le Belge reste dans votre village?

— Ah! ce serait mauvais, car nos jardins en souffriraient.

— Eh bien! ne vous enfuyez pas. C'est absurde.

(*A un ami*). — Oui, il met ses pieds sur ce long morceau de fer qui est au milieu et s'assied au-dessus.

— Pourquoi parlez-vous de ma bicyclette quand je vous parle d'une chose plus importante?

— Oh oui! nous écoutons; parlez, homme blanc.

— Bien, je vous parlais de l'impôt qui n'est pas mon affaire. Mon affaire est d'acheter du caoutchouc. Quand aurez-vous du caoutchouc à vendre?

— Montrez-nous les étoffes que vous avez dans vos charges.

— All right! Que pensez-vous de ceci, et de cela, et de cela?

— Bon!... Bon!... Bon!... Oui, nous vous aurons du caoutchouc,... le mois prochain.

— Le mois prochain? Pourquoi le mois prochain? Pourquoi ne pas commencer maintenant ou demain?

(Nombre de noirs qui écoutent, silencieusement et rapidement disparaissent dans les hautes herbes.)

— Homme blanc?

— Eh bien?

— Voulez-vous me donner une bouteille, une grande bouteille de bière?

— Oui, si vous m'apportez du caoutchouc.

— Mais vous êtes un homme blanc riche; vous m'en donnerez une pour rien. Je suis votre esclave.

— Je n'ai pas besoin d'esclave, mais de caoutchouc.

(A son ami). — Et cette petite chose là en haut crie: « Krrrrrr », et les serpents tournent en criant « Korrrh, korrrh... »

*
* *

2. — *Menus propos d'un Muluba.* (1)

« Nous autres noirs, nous avons fait longtemps la guerre, armés de flèches en fer, de lances, de boucliers, de couteaux.

Batwe bafite, kala batwe tulua divita ne miketo,
Tous hommes noirs, jadis nous nous combattons la guerre avec des flèches

ne mikobe, ne ngabo, ne npete.
avec des lances avec boucliers avec (et) couteaux

» A la guerre, quand nous autres noirs nous tuions des ennemis, nous coupions leur tête et leur main droite, afin de les montrer au village.

Kudivita kabulo batwe bafite tutahanga bantu,
A la guerre nous noirs nous tuons hommes

twabatshibanga mitwe ne maboko malume, mianda
nous à eux coupions têtes et mains droites afin

ya kwenda kuleshia ku tshibundi.
de aller faire laisser au village.

» Parmi nous, les noirs, il y en a qui ne mangent pas de la chair humaine. Les uns en mangent, les autres pas (2).

Batwe bafite bonso, katudi kudia niama ya bantu
Nous noirs tous nous ne sommes pas manger viande de hommes,

bakwabo badia bakwabo kabadi badia.
les uns (d'autres) ils mangent, les autres ils ne sont pas ils mangent.

(1) La nomenclature parlée étant le miroir le meilleur des idées d'un peuple, j'ai laissé en regard le texte Kiluba parce que les Baluba semblent être les noirs dont la psychologie est la plus rudimentaire.

(2) Le cannibalisme est en voie de disparition Dans la grande généralité des cas, le noir en éprouve de la honte.

» Nous autres noirs, nous dormons sur des nattes et des lits très bien faits. »

Batwe bafite tulala pa tshiata ne pa musalwa ne
Nous noirs nous dormons sur nattes et sur nattes (1) et

pa mitshi milonga biya.
sur lits faits bien.

*
* *

« Nous autres noirs, nous achetons des houes aux forgerons qui travaillent du côté de Kamalondo, et chez Kitompe au Marungu.

Batwe bafite tuhota nkasu ku bakwabo bayu kile
Nous noirs nous achetons houes chez ils savent

kufula ku mutaba wa Kamalondo ne kwa Kitompe
forger du côté de Kamalondo et chez Kitompe

ku mutaba wa ku Malungu.
du côté de au Marungu.

» Nous savons aussi commercer afin d'acheter toutes sortes de choses : des chèvres, des moutons, du sel, des poules, des pigeons, des porcs; tout ce qui sert à la nourriture des gens et des chèvres. »

Tuyukile ne kusitisha milandu ya kuhota bintu
Nous savons aussi commercer afin de acheter choses

bionso : mbusi ne mikoko, mweho ne nzolo, nkunda,
toutes chèvres et moutons, sel et poules, pigeons

(1) La natte s'appelle tshiata ou musalwa selon que les joncs sont placés dans le sens de la largeur ou de la longueur de la natte.

ne ngulube-busu, ne biakudia bionso, ne bantu balume
et cochons et nourritures toutes de hommes mâles

ne bakasi, ne mbusi.
et femelles et chèvres.

*
* *

« Quand nous voulons commencer des cultures, nous commençons par couper les petits arbres, nous les réunissons sous les grands arbres ou aux coins de nos champs.

Kubadikila batwe kulonga budimi batwe twatshimba
Commencer nous faire champ nous nous coupons

mitshi mitshee twasambakania munsi mwa mitshi
arbres petits nous assemblons au-dessous des arbres

mikata, ne kulusungi kwabudimi.
grands et au coin du champ.

» Quand les petits arbres sont séchés, nous les brûlons; puis nous labourons.

Shi mitshi mitshee ibauma tuoshia, kwapwa (1)
Si arbres petits ils sont secs nous faisons brûler à la fin

twadima.
nous cultivons.

» Après avoir labouré, nous attendons quelques jours ou un mois. La cendre sert d'engrais.

Habakwapwa kudima twaleka madimi etu honka haho,
Quand c'est terminé cultiver nous laissons champs nos seulement là

(1) Kwapwa est une expression kitabwa employée ici par un Muluba. Le kitabwa est la langue du Marungu.

ne mafuku afula, ne kwezi umo ababufuke bulomba
les jours lune (mois) une ce qui est fané il demande

abalubshi na kyala.
qu'on l'utilise comme fumier.

» Quand la pluie tombe, nous plantons le maïs, le buleshi, les pois et les fèves, le sorgho, les patates douces, les ignames, les arachides, le manioc.

Shi mvula watoha twakuna tshionso tshiakudia. Mu
Si pluie elle tombe (mouille) nous plantons toute nourriture. Dans

buyowo, batwe twakuna mebele, buleshi nkunde
saison de pluie nous nous plantons maïs, éleuzine, haricots,

mitshemitshe ne nkunde mikata bitanga kokolwe mebele-
petits petits et haricots grands appelés pistaches de terre

alume bilungu, bilungu bia mufuda, niumu, lulundu.
sorgho patates douces, patates de ignames, arachides, manioc.

» Les petits pois portent différents noms selon qu'ils sont rouges, blancs et roses ou noirs.

Utala mazina halahala a nkunde lusasi, muladala,
Regarde noms différents de haricots pois rouges pois blancs et rouges

kabaya.
pois noirs.

» Il faut cinq mois entiers pour que le sorgho soit mûr. Il faut trois mois pour que les pois et le maïs arrivent à maturité ».

Mebele alume kâswa kalale mafuku engi shi kweshi
Sorgho il ne restera pas jours nombreux, si(soit) mois(lunes)

itanu mishima. Mebele badia kukweshi isatu we nkunde.
cinq entiers. Le maïs ils mangent, en mois trois comme les haricots (de même que)

(Littéralement : on mange le maïs le 3e mois ainsi que les pois.)

*
* *

« Nous savons faire du feu au moyen de bois.

Batwe tuyukile kulonga mudilo ne nkuni.
Nous nous savons faire feu avec bois.

» Les noirs sont très différents entre eux. Il y en a de bons, de mauvais. Les méchants sont ensorceleurs, haineux, colériques.

Bafite tudi bangi mumikuni, baya ne babi, babi,
(Nous) noirs nous sommes différents bons et mauvais, méchants

nfwiti; lubabo, kifitwa.
ensorceleurs, malveillants, colères.

» Il y a des noirs plus noirs que d'autres, noirs comme le charbon, d'autres rouges comme l'eau des petits pois.

Batwe tudi ne mibidi inge kufita bitshebitshe,
Nous nous sommes avec corps nombreux être noirs un petit peu (différents)

kufita futu bumakala, kufita kutshila kunene kutshila
être noirs tout à fait à la manière du charbon être noirs rouges on dirait être rouges

kwamema a nkunde kutshila.
d'eau de haricots être rouges.

» Des albinos existent, hommes, femmes, enfants; ils ne sont ni comme les noirs, ni comme les Blancs. Leurs yeux

tournent tout le temps. Ils ne savent pas regarder le soleil. Leurs cheveux ne ressemblent ni à ceux des Blancs, ni à ceux des noirs : ils sont rouges clairs.

Ngoynsaka kwabadi balume bakasi ne bana.
Albinos ils y sont hommes femmes et enfants.

Bangoynsaka kebadi bo ne bafita bakwabo, kebadi
Les albinos ils ne sont pas eux comme noirs autres ils ne sont pas

bo ne batoke. Meso a ngoynsaka adi avungulaka
eux comme blancs. Yeux de albinos ils sont ils tournent

diuba dionso. Bangoynsaka kabayukile kutula diuba nwene
jour tout. Albinos ils ne savent pas regarder soleil cheveux
(toujours)

ya bangoynsaka kaidi bu ya bazungu kaidi
de albinos ils ne sont pas à la manière des Européens ils ne sont pas

bu ya bafita.
à la manière de noirs.

Yabo nwene i mushite kutoka.
Leurs cheveux ils sont rouges blanc.

» Les albinos ont des boutons sur le corps, mais ce sont des hommes comme nous, à part la peau du corps, les yeux et les cheveux.

Bangoynsaka badi ne tuhcto mu mibidi yabo
Les albinos ils sont avec boutons sur le corps leurs

yonso. Bangoynsaka e bantu hamo hoha ne batwe; badi
tous. Les albinos sont hommes pareillement là avec nous ils sont

hala muanda wa mibidi ne meso, ne nwene.
différents à cause de corps et yeux et cheveux.

» Si l'albinos est homme, il peut épouser une femme quelconque. La femme albinos peut aussi épouser n'importe quel homme.

Bangoynsaka shi balume badi basokola kuvumbika
Albinos si hommes ils sont ils (cherchent) épouser

bakasi; shi badi biche shi mukasi udi usokola
femmes quelconque choisie si femme elle est elle cherche
(soit) (peu nombreuses)

mulume shi udi biche umushuele.
un mari si il est choisi elle le veut.
(soit) (peu nombreux)

» Les albinos savent faire la guerre et se faire tuer comme les autres hommes.

Bangoynsaka badi balua divita buina bantu bakwabo
Albinos ils sont ils luttent guerre comme hommes autres

bafita badi bafwa buina bantu bionso.
noirs ils sont ils meurent comme hommes tous.

» Il n'y en a pas dans tous les villages. Il est rare de trouver une quinzaine d'albinos dans la même tribu. Ils naissent comme les autres hommes. Le père n'en rougit pas. Ils mangent, dansent, s'amusent, se fâchent, se fatiguent comme les autres hommes. »

Bangoynsaka kabadi mu bibundi bionso. Mkatatakane
Albinos ils ne sont pas dans villages tous. Que vous soyiez embarrassés

kwa kumona dikumi shi dikumi ne batano bangoynsaka
pour voir dix si (ou) dix et cinq albinos

mu tshibundi tshimo. Bangoynsaka babutuka mu bantu
dans tribu un seul. Albinos ils naissent parmi hommes

buina bakwaibana. Shi udi biche mufita udi ubutula
comme autres. Si il est un peu noir il est il engendre

mwana buina bana bionso ba bantu. Bangoynsaka badia
un enfant comme enfants tous de les hommes. Albinos ils mangent

bionso bidi bafita bionso badia, bakama hamohonka,
tout aussi (comme) noirs tous ils mangent dansent de même

baseka, balala, bafitwa, bakoka hamohonka.
s'amusent dorment se fâchent se fatiguent (de même).

*
* *

» Nous autres noirs nous connaissons les soins corporels et l'usage du savon. Nous coupons des feuilles de bananiers séchées, nous les mêlons à du lenga-lenga, du tabac, des patates douces, du buengo. Le tout étant séché, nous le brûlons; les cendres sont mêlées à l'huile de palme, dans une marmite chauffée. On en retire du savon.

Batwe bafite tuyukile kunengeshia mibidi. Tuyukile-
Nous noirs nous savons arranger (orner) les corps. Nous savons

yukile kulonga kisoke (sabuni). Batwe, tudshiba mani
très bien faire savon. Nous nous coupons feuilles

a makonde môme ne mitshi ya lengalenga mitshi ya
de bananes séchées et arbustes de amarantes arbustes de

fuanka ne mioshi ya bilungu, ne mitshi ya buengo,
tabac, et lianes de patates douces et arbustes de buengo,

shi iba umu tuwoshia. Kuniuma tuangata buto
si c'est sec nous brûlons. Ensuite nous prenons cendres

tuomeka mu tshitundu, twatulamo mema, mema atona
nous mettons dans le panier, nous y jetons eau eau se filtre

ne masui a mueho. Tuateka ha mudilo shi ibafutuma
avec condiment de sel. Nous cuisons sur le feu si il passe par dessus bord

mu tshisuku tuomekamo mani muanda wa kulonga
dans le vase nous y mettons des feuilles à cause (afin) de faire

kisoke. Bakwabo basambakania masui ne mani hamo
savon D'autres mélangent condiment avec feuilles en même temps

bateka ha mudilo kubule ibaumu balonga kisoke
ils cuisent sur le feu jusqu'à ce que il sèche (c'est sec) ils font savon

(sabuni).
savon.

» Nous autres noirs nous prenons des bains, puis nous nous frottons d'huile, mais pas toujours. Quelques-uns se frottent d'huile et de n'kula.

Batwe bafite tuyukile kowa mema. Kuniuma tua-
Nous noirs nous savons se baigner dans l'eau. Ensuite nous

shinga mani shi katuswele tuikadila kushinga yo.
badigeonnons huile si nous ne voulons pas nous restons badigeonner ne pas

Bakwabo bashinga mani ne nkula, shi balume shi
D'autres ils badigeonnent huile avec (poudre rouge) de nkula si (soit) hommes si (soit)

bakashi shi bana.
femmes si (soit) enfants.

» Nous nous rasons les quatre parties du corps : la tête, les cils, la barbe et la moustache, le bas ventre.

Batwe tuyukile kutenda shi balume shi bakashi shi
Nous nous savons se raser si (soit) hommes si (soit) femmes si (soit)

bana ba maka dikumi ne itano shi dikumi ne isamba
enfants de années dix et cinq si (soit) dix . et six

bayukile kutenda. Tuyukile kutenda mutamba shi yonso.
ils savent se raser. Nous savons se raser côté si (soit) tout.

Batwe bafite tutenda mitamba ya mubidi ana, mutwe
Nous noirs nous nous rasons côtés du corps quatre, tête,

bipenipeni, mievu, ne mokohe.
cils, barbe, ventre.

» Des noirs laissent leurs cheveux tomber sur les épaules, d'autres les roulent, d'autres les tressent, d'autres les relèvent en chignon. Les femmes les relèvent en chignon. »

Bakwabo bafite baleka yabo nwene ihona ha
D'autres noirs ils laissent leurs cheveux ils tombent sur

makombe. Bakwabo bakuta nwene bakwabo baluka buyaye
épaules. D'autres ils lient cheveux d'autres ils tressent (tissent)

bakwabo balala nwele. Bakashi balala nwene (1) buina.
d'autres ils tressent cheveux. Femmes elles tressent cheveux comme

matumba.
des lits de jardin, des ballots.

3. — *Réflexions d'un notable dépendant du chef Ngosa Kapenda, sur la rive gauche de la Luombo (affluent du Luapula).*

« Bwana Mukubua (2) tu me demandes pourquoi le vieux Mushima, dont tu as frotté la blessure avec du coton trempé dans l'eau brune qui brûle, t'a demandé un « matabiche ». N'est-ce pas toi qu'il a obligé en acceptant un bienfait? Il sait que cette bonté qui est en toi doit s'exercer comme un besoin. Il te donne l'occasion de l'exercer et te demande, en

(1) Ou « nwele ».

(2) Grand Monsieur.

échange de ce service, un cadeau. C'est très juste. Tu es son obligé. »

*
* *

« De même, si tu achètes des vivres à un noir, c'est que tu en as besoin. Tu lui as payé la valeur de ses vivres. Mais tu ne lui as rien donné pour le service qu'il t'a rendu en t'en vendant. Tu lui dois encore une gratification. Rien n'est plus juste. Pourtant, des Blancs trouvent que le noir qui la réclame, est insolent. Nous ne les comprenons pas. »

*
* *

« Il y a bien des choses encore que nous autres noirs, ne comprenons pas. Les wapagazi racontent que les Blancs de Bula Matari restent assis sur leurs barzas, ou tournent le dos au mât de pavillon, en continuant de fumer et de parler, quand le drapeau de la Belgique monte ou descend; tandis que les soldats et les travailleurs du poste font le salut militaire ou tirent leur chapeau. Nous parlons beaucoup de ces choses autour des feux; nous les discutons et les commentons, mais nous ne les comprenons pas. »

*
* *

« Quand, pour donner des ordres aux wapagazi, nous t'avons vu parler à voix basse au capita de ta caravane, qui, tendant l'oreille pour entendre, t'écoutait avec respect, nous nous sommes dit que tu étais un très grand Blanc. Et cependant tu n'avais pas de soldats avec toi.

» Mais quand nous voyons des Blancs donner des ordres en criant, en gesticulant, aux wapagazi de la caravane, sans

passer par les capitas, nous nous disons que ces Blancs sont des gens de peu, même s'ils ont des soldats avec eux. »

*
* *

« Bwana Mukubua, pourquoi veux-tu que nous construisions des maisons meilleures? Nos huttes en torchis sont misérables ; leur toiture cônique est en roseaux secs. Comme mobilier, quelques « viungu », quelques paniers tressés, un foyer fait de trois pierres. Mais si la hutte était plus grande, il y ferait plus froid. Il faudrait plus de travail pour la construire. D'ailleurs, à la prochaine saison sèche je m'en irai d'ici. Tout le village abandonnera les vieilles cultures et nous irons nous établir sur un sol moins appauvri (1). Il n'est pas bon de rester longtemps à la même place. Oh! notre déménagement n'est pas difficile. Les petits « viungu » se mettent dans les grands. Le petit tabouret est lié sur les nattes roulées. Je porte l'arc, les flèches, la lance, le couteau et j'ouvre la marche. En route. Les femmes portent sur la tête les viungu, les nattes, le manioc, la houe. Nous ne regardons pas en arrière. La hutte était pleine de fourmis, de rats, de founza (2), de kimpoutous (3). Qu'ils y restent. »

*
* *

« Les Blancs qui ont tant de caisses sont donc riches? Pourquoi viennent-ils encore faire le commerce avec les noirs qui sont pauvres? Pourquoi tant d'agitations et d'efforts? »

(1) Pas d'engrais, sinon la cendre des arbres brûlés.

(2) C'est la puce pénétrante.

(3) Sorte de tique grisâtre, donnant une fièvre spirillaire, réfractaire à la quinine.

« On dit que Bula Matari va donner à chacun, pour toujours, les terres occupées. Mais que ferons-nous quand elles seront épuisées? Nous n'en voudrons plus. Nous voulons pouvoir nous en aller et en choisir d'autres. Il suffit que Bula Matari nous dise : « Vos récoltes sont à vous ». (1)

» Tu nous dis, homme blanc de Bula Matari, de faire des cultures et des enfants. Oui, il nous faut du bugali, la bonne bouillie bien épaisse de maïs ou de manioc. Il nous faut aussi, pour manger avec le bugali, des haricots, de la viande, du poisson, des herbes ou des feuilles de manioc hachées, des patates, des arachides. Donc, nous planterons du maïs, des haricots, du manioc, des patates douces, des arachides, mais pas trop et pas en saison sèche. Nous avons tout le temps pour accomplir ce travail, qui se fera quand nous en aurons envie. Pourquoi travailler davantage? Pourquoi amasser des vivres que l'humidité pourrira, que les termites attaqueront? Quand on a de grands machamba (2), on a peur des voleurs (3). Il fait bon et tiède. La terre ne manque pas. Pourquoi faire aujourd'hui ce qu'il n'est pas nécessaire de faire aujourd'hui, ni demain, ni jamais? » (4)

(1) La terre n'a pas de valeur intrinsèque. La solution la plus pratique de la question des terres indigènes consistera, pendant des années, à garantir aux noirs les récoltes des terres cultivées par eux.

(2) Huttes surélevées contenant des vivres.

(3) Cependant j'ai vu poindre des idées d'économie chez les noirs. Mes serviteurs me confient leur argent. Je leur donne un carnet où j'inscris les sommes auxquelles ils ont droit. A Uvira, ils reprennent leur argent pour s'acheter des étoffes qu'ils revendront en route. Ils ont l'instinct du négoce très développé. L'un d'eux est un Muyeke de Lukafu, l'autre est de Lusambo, l'autre de Luluabourg. Celui-ci avait emporté d'Elisabethville des bracelets dorés et des colliers de pierres fausses qu'il revendait 5 et 10 francs. J'ai dû lui ordonner d'attendre, pour continuer son commerce, que je ne sois plus là. Sinon le bruit courra que le commissaire général vend des bijoux aux indigènes.

(4) Loi du moindre effort.

« Nos sentiers, dis-tu, sont étroits. A quoi bon les élargir? Dans notre pays, l'herbe pousse vite. Le matin, de bonne heure, elle est ruisselante et s'essuie sur nous. Nous tousserons et grelotterons de fièvre. Mais pourquoi partir si tôt? Il est agréable de partir quand le soleil est déjà haut. Il fait tiède alors et la rosée ne mouille plus les herbes.

» Nos chemins, dis-tu, font trop de détours. Mais si un arbre est en travers de la direction suivie, nous serions bien fous de l'enlever pour ceux qui nous suivront sur ce chemin. Il est moins fatigant de contourner la couronne ou les racines. Et si des roches métallisées affleurent, pourquoi les enlèverions-nous à grand'peine? Pour d'autres? Folie! Il est plus simple de contourner les roches. Cela allonge un peu la route mais nous ne sommes pas pressés comme les Blancs. Un mpagazi revenu de la Lubumbashi (1) dit que pour y faire de grands chemins droits, on fait sauter, à la poudre, des termitières dix fois hautes comme des cases. Il était si simple de contourner la termitière.

» Nos ponts sont rares. Mais pourquoi nous donnerions-nous la peine d'en construire? Il n'est pas désagréable de traverser une rivière à gué. Nous n'avons pas de chausses à enlever. Supposons que nous fassions le travail. Les fourmis blanches vont attaquer les troncs. Une averse grossira la rivière et il ne restera plus rien de notre travail. Pourquoi faire aujourd'hui ce qui sera détruit demain? (2)

» Plutôt que de travailler, il est si agréable de redire des histoires, le soir, au clair de lune, ou de danser.

» Hommes blancs avez-vous vu la beauté de nos nuits d'Afrique par la grande lune? (3) Il y a dans l'air une pou-

(1) Elisabethville.

(2) L'impuissance devant les forces formidables de la nature.

(3) C'est l'un des seuls spectacles dont l'impressionnante beauté frappe le noir. J'ai vu également des noirs à Mvua (lac Tanganika), admirer un coucher de soleil.

dre pâle comme celle qui pare les coquillages apportés parfois par les Batabwa du Tanganika. Il est doux alors de jouir de la quiétude de l'heure présente. Qu'importe demain? » (1).

---

(1) Cette fascination de l'état présent est une conséquence du peu de mémoire intellectuelle et morale des noirs, et du fatalisme. D'une part, la sensation présente efface la joie ou la peine de l'heure qui vient de s'enfuir. D'autre part, c'est en vain que nous chercherions à réagir contre les événements de l'avenir, inéluctables et tout-puissants.

CHAPITRE III.

Légendes et chants du Tanganika.

D'après des renseignements qui m'ont été remis à Kirungu (Baudouinville, Tanganika), par Stephano Kaoze.

« Tout noir Mwina Malungu, en considérant la prodigieuse diversité des mondes animés et inanimés qui l'entourent, la vaste mer Tanganika, le Mrumbi, le Sanga et tant d'autres montagnes, s'écrie : « We Leza ukolele mwandi ». (Ah, certes! Dieu tu es très puissant!) Au delà des créatures, se cache Dieu. Ces vérités sont dans le cœur de tous les noirs et ils racontent ainsi la création du monde :

» Au commencement, Dieu était tout seul. La terre existait cependant, mais aucune vie n'animait les formidables ténèbres qui l'environnaient. Par la volonté de Dieu, les animaux naquirent, entre autre le Mtumbi (fourmilier), les chiens et les nsenzi, grands rats des roseaux. Enfin parurent les hommes. Comment furent-ils créés? Les noirs ne sont pas d'accord à ce sujet. Les uns disent que Leza (Dieu), fonda une ville souterraine et la peupla d'hommes faits de ses propres mains. Or, Mtumbi, le fourmilier, qui vivait déjà sur terre, avait des chiens qui l'aidaient à chasser les nsenzi, qui

ressemblaient aux rats, mais étaient dix fois plus grands qu'un grand rat. Un jour, les chiens, poursuivant les nsenzi, conduisirent Mtumbi à l'entrée d'une caverne. Il s'y engagea. Il mit longtemps avant d'arriver à l'extrémité opposée. Et voilà que soudain, il se trouva devant une grande ville.

» La nouvelle parvint à Leza (Dieu), que se trouvaient là le fourmilier et ses chiens. Il donna l'ordre qu'on les fit entrer et les questionna. Ils répondirent que rien n'existait sur terre, sinon les ténèbres, les arbres et quelques animaux. Alors Leza dit à Mtumbi : « Je te donnerai un homme et une » jeune fille qui se multiplieront et seront rois de la terre. » Il en fut ainsi et Leza remit à l'homme un grand mputo, panier fermé d'un couvercle. Perdu dans les ténèbres qui couvraient la terre, l'homme fit un trou dans un morceau de bois, et prenant un roseau le fit tourner entre ses paumes, si fort que du feu s'alluma. Alors Mtumbi, prenant peur de la flamme, s'enfuit et alla se cacher pour toujours. Les chiens restèrent. Mais l'homme ayant ouvert le mputo, voilà que d'un seul élan, le soleil et la lune montèrent dans le ciel où Dieu régla leur marche.

» Cependant beaucoup de Batabwa du Tanganika traitent cette histoire d'invention absurde. Selon eux, Leza ne fonda point de ville souterraine. Il règne toujours en haut (muyulu), dans les cieux. C'est de là que tombèrent le premier homme et la première femme. Tous les Beni Malungu croient si bien à l'existence de Dieu, qu'ils n'osent pas montrer le ciel du doigt, sans en demander pardon. Ils crachent alors sur le sol, en disant : « Nalaila, ndaele kalombwe. » (Je jure que je n'avais pas l'intention d'insulter à la grandeur de Dieu.)

» Ceux qui narrent la première histoire confondent certainement Leza, le Dieu d'en Haut, avec Kibawa, le seigneur des régions inférieures. »

*
* *

« On ignore en quel lieu de la terre vécurent les premiers hommes. Mais on sait qu'ils devinrent très nombreux et qu'un homme, nommé Mlunga Leza, conçut l'idée grandiose de construire une tour si haute, que son sommet, atteignant le ciel, le trouerait. Ainsi l'homme pourrait visiter Dieu, qui se cache au ciel. Tout le monde se mit au travail. Les uns coupaient les arbres et les roseaux, les autres fabriquaient des cordes. En peu de mois, la tour fut si haute que les travailleurs avaient grand peine à y monter. Si bien qu'un jour elle s'écroula sous leur poids. Ceux qui ne trouvèrent pas la mort en cette occasion, recommencèrent. Mais arrivée à une hauteur qui faisait l'admiration des hommes, la tour s'écroula de nouveau. Il en fut de même une troisième fois, et le dessein fut abandonné.

» Or, en ce temps-là, Kyomba (que les Baluba appellent Kayumba), se rendant compte de l'impossibilité d'arriver au ciel en élevant une tour, eut l'idée d'y arriver par l'extrémité de la terre, au point où le ciel s'y appuie par des poutres de cuivre. L'idée paraissait juste; la terre a nécessairement une extrémité. Désigné par le mot pelobela (d'un radical signifiant disparaître de l'existence), ce point est si distant que l'imagination en reste confondue. Il fallait traverser une mer si grande, que le Tanganika, en comparaison, n'est qu'une flaque d'eau. « Kiziba kikata, kokou kyaile, nau kokou kyaile » (grande mer qui s'étendait de ce côté-ci et de ce côté-là, de toutes parts).

» Or, quand Kyomba quitta les autres hommes, ceux-ci semblaient avoir perdu l'usage de la raison. Ils ne s'occupaient plus que de bagatelles et négligeaient leurs cultures. « A quoi bon cultiver ? disaient-ils. Quand la grande tour » aura atteint le ciel, nous y monterons et serons nourris » des mêmes mets que Leza lui-même. »

*
* *

« Kyomba partit. Il s'était fait, de ses longs cheveux, une corbeille qu'il avait remplie de toutes sortes de graines.

» Bientôt une terrible famine sévit sur toute la terre. Les hommes vivaient de racines, de feuilles et de fruits sauvages. »

*
* *

« Kyomba était accompagné de deux hommes (Kasanga et Kaybondo), et de quatre femmes. Tous avaient résolu d'aller au pelobela (au bout du monde). S'ils mouraient, leurs fils devaient accomplir leur projet. A mesure qu'ils avançaient, les hommes se multiplièrent. Ils se querellèrent mais Kyomba eut pitié de tous, ouvrit le lusambo, la fameuse coiffure qui contenait les graines, et les distribua. Depuis lors, si l'on interroge les noirs du Tanganika sur l'origine des graines, ils répondent : « Kyomba kya lusambo — mulume wa Bulanda — Kya o lwele mbezu ».(C'est de la coiffure de Kyomba — l'époux de Bulanda — que proviennent nos graines.)»

*
* *

« Or, les petits-neveux de Kyomba assoiffés d'honneurs, complotèrent contre lui. Ils l'invitèrent à boire du pombé dans une maison où ils avaient creusé un trou profond, qu'ils avaient recouvert de belles nattes. Mais Kyomba déjoua le complot. On chante encore au Tanganika, dans la descendance du roi Kyomba : « Kyomba, Kyomba kengela, ba-kwa-noko bakuzabila kalindi.» (Kyomba, prends garde, car les enfants de ta mère t'ont préparé une tombe.) »

*
* *

« Kyomba, sentant ses forces s'affaiblir, réunit les mikowa et leur faisant ses adieux, dit : « Kilunga, Kamanya, Kaghondo, que Dieu vous garde! Vous serez rois à jamais! Et vous, mes frères, la bénédiction des ngulu et de Leza n'est pas sur vous, et vous ne serez jamais rois. Quand il s'agira de sacrifier aux ngulu, vous ne serez point là. Mais je vous laisse cependant un grand privilège : personne ne vous réduira jamais en esclavage ! »

» Et, en effet, depuis lors, dans le pays de l'Urua et des Marungu, il suffit à un homme de Kyomba (Mukwee Kyomba) de se nommer pour être mis en liberté sur l'heure.»

*
* *

« Les descendants de Kyomba n'atteignirent jamais le bout du monde. Quelques-uns traversèrent le lac. La plupart, après avoir cherché l'extrémité du monde, retournèrent sur leurs pas. Des unions s'étaient faites, considérées par l'ancienne loi comme des incestes. Autrefois, le pays où la faute avait été commise était abandonné; la rivière changeait de nom. C'est ainsi que la Mwezi Lunga s'appela la Luwua ou Luvua (coupable). »

*
* *

« On chante encore au Tanganika une vieille chanson qui dit : « Kilunga kyapita mu mpili, Kamanya kapita mu » muti. » (Les gens de Kilunga allèrent à pied, dans les montagnes; les gens de Kamanya voyagèrent en pirogues sur les eaux.)

» La tribu de Kilunga (les Bena Kilunga) se développa d'une façon remarquable. Ils se choisirent un chef qu'ils appelèrent Likolo; il avait la charge de conserver les tradi-

tions relatives à l'origine de la nation et de les enseigner aux Bena Kilunga. Il était aussi grand juge. Il fit des lois sages concernant les impôts à lui payer, car il n'avait pas le temps de s'occuper des choses matérielles. Il régla les honneurs qui lui étaient dus. Voici comment il fallut dès lors le saluer. Les hommes faits, d'une trentaine d'années, devront s'agenouiller, le corps incliné, et battront des mains (deux séries de quatorze battements allant crescendo,puis en décroissant), en prononçant une formule de salutation déterminée. Les femmes et les filles battront des mains, en les plaçant en croix et en les ployant Le son ainsi produit est différent du son produit par le claquement des mains à plat. Les femmes ne prononcent aucune parole en battant des mains. Les hommes de moins de vingt ans battront des mains de manière que la main droite dépassant la gauche, n'en touche que la moitié. Ils marquent ainsi leur humilité. Ils ne prononcent aucune parole et font deux séries de battements. »

*
* *

« Dans le Marungu existent deux sectes qui veillent les morts : Les Batwa veillent les hommes et les femmes; les Balindu ne veillent que les femmes. Le Batwa réunit les membres de la secte pour chanter et danser, selon les rites, devant le cadavre. Puis le Balindu réunit toutes les Balindu. Elles chantent et dansent. Les Batwa et les Balindu affirment que leurs adeptes sont plus heureux dans l'autre vie et sont reçus dans un lieu où les délices abondent. L'homme veille à ce que rien ne manque au mort; la femme chasse les mouches au moyen d'une queue de zèbre. De temps à autre, elle sort en criant : « Nali » mlimi, bane banghwna, nafwa nzala. » (J'étais cultivateur, mes frères me laissent mourir de faim.) Ce qui, pour tout

bon entendeur signifie que les gardiens du corps ont faim. Ou encore : « Bane bangela, namona busoni kumbo (lieu » où sont réunies les âmes), nsili abe ka kanseku mw'ikosi. » (Les miens m'abandonnent, j'ai honte dans les enfers, car je n'ai pas de collier de perles autour du cou.) »

*
* *

« Au Marungu tous croient encore aux balozi (sorciers malfaisants). C'est aux bons offices des Batwa qu'on a recours, dans une famille, pour tuer un parent convaincu de sorcellerie malfaisante. »

*
* *

« Les Bena-Malungu disent que Kibawa, l'être mystérieux qui vit sous terre, n'a pas d'influence sur les vivants, mais vient chercher tous les ans les morts qu'il emporte au milieu d'un tremblement de terre, dans un bruit formidable. »

*
* *

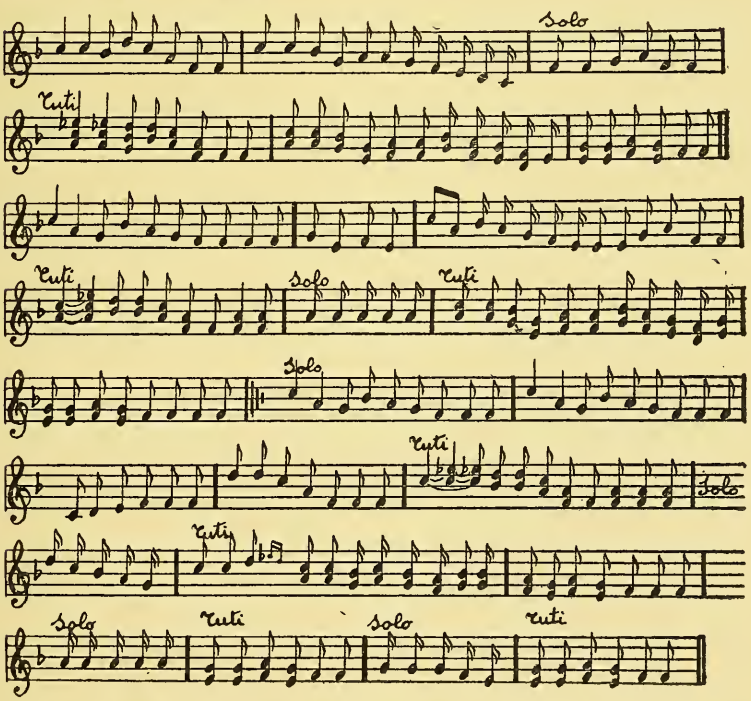
Chants des marins
du lac Tanganika et des habitants de la région des Malungu, sur la rive ouest du lac.

Les populations mêlées groupées dans la région de Baudouinville et les Bena-Malungu ont, a un haut degré, le sentiment musical. J'ai entendu de tout jeunes enfants noirs exécuter du plain-chant avec une justesse et des nuances remarquables.

Je donne ci-après, notés par Stephano Kaoze, le chant des porteurs de la région des Malungu et le chant des pagayeurs du Tanganika.

Le soir, on entend ces derniers de très loin. A certaines époques, sur le lac, le vent est fort le jour, soufflant du sud ou du nord, tandis que la nuit le lac est calme. Alors ce chant lointain est une jolie chose : on perçoit d'abord un murmure porté par les eaux, qui grandit peu à peu. La mesure est marquée par le battement des courtes pagaies sur la coque de la pirogue.

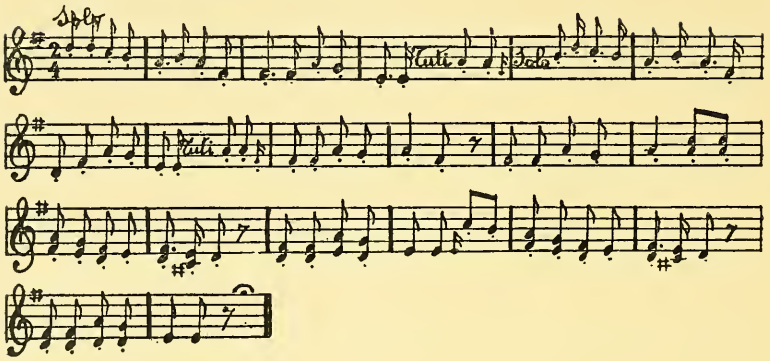
Chant des marins du lac Tanganika. (1)

Pas vite, mais traîner sur chaque note
On fait, après chaque barre, très librement les pauses, pourvu qu'on suive les mouvements des rames.

Telle est la mélodie du chant, mais toutes les nuances n'ont pu être notées.

(1) Noté par Stephano Kaoze.

Chant des porteurs du Malungu.

Marche avec entrain.



Le noir qui chante seul emploie la voix de tête, mais les accords des chœurs, dans des tons graves, sont d'une harmonie étrange, très belle selon moi. Notre notation, nos gammes, nos tonalités n'arriveraient pas à en donner une idée complète.

*
* *

Ces pages donnent une idée approximativement exacte de la mentalité de nombre d'indigènes du Katanga. Vouloir prendre assez de recul pour juger en bloc cette mentalité, serait courir le risque de la travestir et de se laisser influencer par des idées classiques préconçues.

Com^{t} Harfeld.

Bruxelles
Imprimerie A. Berqueman
Rue du Boulet, 12